

Scénario du film «1947 — Solomon Mikhoels. Chroniques historiques avec Nikolai Svanidze» écrit par Marina Joukova, traduit par l'IA, et précédé d'un résumé également rédigé par l'IA.

Résumé du scénario :

Le texte retrace la trajectoire de Solomon Mikhoëls (1890–1948), grand acteur et metteur en scène du Théâtre juif d'État soviétique (GOSET), figure centrale de la culture juive soviétique et symbole tragique de l'antisémitisme d'État sous Staline.

Il s'ouvre sur la dernière production du GOSET, Freylekhs (« Joie »), mise en scène par Mikhoëls en 1947. La pièce, construite autour d'un mariage juif traditionnel, porte un message limpide : « Am Israël 'Haï » — le peuple juif est immortel. Le spectacle, à la fois funèbre et lumineux, tragique et vitaliste, marque en fait la fin du GOSET, installé là où se trouve aujourd'hui le Théâtre de la Malaya Bronnaïa à Moscou.

À cette époque, Mikhoëls a 57 ans et jouit d'une immense célébrité. Pendant la Seconde Guerre mondiale, les nazis placardent son portrait dans les villes occupées avec la mention : « Voilà à quoi ressemble un Juif » et le désignent comme « chien sanglant ». En URSS, il devient le « Juif principal » dans le système stalinien : Staline aime personnifier les domaines — Maïakovski pour la poésie, Gorki pour la littérature, Mikhoëls pour les Juifs.

En 1941, Mikhoëls prend la tête du Comité juif antifasciste (EAK/JAC), outil de propagande extérieure : l'URSS veut se montrer protectrice des droits humains et détacher son image de son pacte récent avec Hitler. Le Comité s'adresse aux Juifs du monde entier, collecte des fonds, notamment aux États-Unis et en Grande-Bretagne, pour financer avions et chars pour l'Armée rouge, et mobilise le capital juif international. L'objectif caché du pouvoir est aussi de peser sur la future création d'Israël et de s'infiltrer dans le mouvement sioniste.

Personnalité chaleureuse, débordée, Mikhoëls se sent « couvert de destins étrangers » : sollicité par des collègues, des réfugiés, des inconnus, il aide financièrement, conseille, écoute. Sa famille voit en lui un « aîné » né, qui se croit responsable de son peuple et de son théâtre. Il entretient une relation quasi obsessionnelle avec le téléphone, rendant compte de chacun de ses mouvements — détail qui rend absurde, plus tard, l'accusation de « spy bourgeois ».

Parallèlement, l'antisémitisme d'État se met en place pendant la guerre, puis s'intensifie après. Notes internes du Parti, listes de cadres « juifs par nationalité », renvois de directeurs de théâtre, pression contre les artistes juifs (musiciens, médecins, cinéastes), attaques verbales et politiques : tout dessine une politique de discrimination structurelle, que Staline retient en surface durant la guerre mais qu'il compte exploiter à plein ensuite.

Le JAC, qui au départ sert le régime, dérange de plus en plus. Il collecte et diffuse de l'information sur la Shoah en URSS, tente de publier la Livre noire sur les crimes nazis contre les Juifs, aide concrètement la population juive, et propose même la création d'une république soviétique juive. Du point de vue de la direction, il devient une sorte d'organisation autonome de défense des droits — donc intolérable.

Les hauts responsables (Aleksandrov, Souslov, le ministre de la Sécurité d'État Abakoumov, etc.) rédigent rapports et dénonciations : on accuse le Comité de « nationalisme », de liens avec des

organisations juives internationales, de soutenir un État juif au Proche-Orient — alors même que Staline soutient officiellement la création d'Israël. Les archives du JAC sont saisies, la Livre noire interdite, l'idée même du Comité déclarée « politiquement nuisible ».

La situation culmine en 1947. Lors d'un discours au Musée polytechnique, Mikhoëls fait allusion à la prise de position de Gromyko à l'ONU en faveur de la partition de la Palestine, ce qui sonne comme un appel symbolique à la Terre promise. Dans le même temps, la répression touche des proches de Staline accusés de liens avec lui.

En janvier 1948, sur ordre direct de Staline, la Sécurité d'État organise son assassinat à Minsk, maquillé en accident de voiture. Les rapports internes de 1953, après la mort de Staline, révèlent les détails : Mikhoëls attiré de nuit sur la datcha du ministre biélorusse de la Sécurité, écrasé par un camion, son corps abandonné dans une rue. Les exécutants sont ensuite décorés en secret.

La dernière image est celle du ténor Ivan Kozlovski, ami de Mikhoëls, se rendant sur le lieu où le corps fut retrouvé et y déposant, selon un antique rite slave, une pièce d'argent — geste silencieux de deuil et de fidélité face au mensonge d'État.

Scénario :

1947 – Solomon Mikhoëls

La dernière première du Théâtre juif d'État, le GOSET, fut un spectacle intitulé « Freylekhs », c'est-à-dire « Joie ». Le scénario de ce spectacle est écrit par le directeur artistique du GOSET, Solomon Mikhaïlovitch Mikhoëls.

L'idée principale du spectacle est exprimée en trois mots : « Am Israël 'Hai ! » — « Le peuple juif est immortel ! »

La scène est plongée dans l'obscurité, sous une musique solennelle et funèbre une étoile apparaît à l'horizon. Simultanément, aux deux extrémités de la scène, surgissent sept bougies allumées. Elles s'approchent lentement les unes des autres et se transforment en un candélabre à sept branches — symbole de la victoire des faibles sur les forts, symbole de l'héroïsme du peuple juif. Puis, à travers la musique, perce une voix : « Éteignez les bougies ! Soufflez sur la tristesse ! »

Et la scène est inondée d'une vive lumière solaire. La trame du spectacle est le rituel traditionnel du mariage juif. Sur cette trame sont brodées les destinées d'une génération entière. En chansons et en danses. Le spectacle est tragique et plein d'affirmation de la vie. Avec ce spectacle s'achève en fait l'existence du Théâtre juif d'État. Il se trouvait là où se trouve aujourd'hui le Théâtre de la Malaya Bronnaïa, à Moscou.

En 1947, Solomon Mikhaïlovitch Mikhoëls a 57 ans. En tant qu'homme de théâtre et acteur, sa notoriété est immense. Et pas seulement comme acteur. Pendant la guerre, dans les villes occupées, on affichait son portrait avec l'inscription : « Voilà à quoi ressemble un Juif ! ». Les occupants fascistes lançaient le slogan : « L'heure n'est pas loin où nous effacerons de la surface de la terre le

chien sanglant Mikhoëls ! ». Pendant la guerre, le directeur du Théâtre juif d'État, Solomon Mikhoëls, dirige le Comité juif antifasciste.

Le Comité juif antifasciste (CJA) est créé à la fin de l'année 1941. Alors, dans la période la plus dure de la guerre, Mikhoëls prend la parole lors d'un grand meeting juif antifasciste. À la radio, on entend ses mots : « Frères juifs du monde entier ! ». Sur l'intelligentsia, juive comme non juive, cet événement cause une forte impression. Le fait qu'on s'adresse ouvertement aux Juifs, que l'on prononce à la radio le mot même de « juif », est perçu par l'intelligentsia comme un « bon signe ». En URSS, tout ce qui touche aux Juifs signifie toujours quelque signe quelconque.

Un bon ami de Mikhoëls est l'académicien Piotr Leonidovitch Kapitsa. Sa femme, Anna Alexeïevna, se souvient : « Avant la tenue du meeting juif antifasciste, Mikhoëls s'est adressé à différentes personnes en leur demandant d'intervenir. Pas seulement à Piotr Leonidovitch. Il s'est adressé à Alexeï Nikolaïevitch Tolstoï, et encore à quelques autres. Seul Piotr Leonidovitch a accepté de parler. »

À Moscou, à cette époque, le fait d'accepter de prendre la parole à un meeting juif antifasciste est perçu comme un aveu de son propre judaïsme. La femme de Mikhoëls, Anastasia Pavlovna Pototskaïa, se rappelle : « Lors du banquet en l'honneur du cinquantième anniversaire de Piotr Leonidovitch Kapitsa, Mikhoëls porta un toast dans lequel, entre autres, il dit : “Je bois à vous, Piotr Leonidovitch, en tant qu'humaniste militant ! Je n'oublierai jamais votre intervention au meeting antifasciste, je vous suis infiniment redevable. Et bien que j'aie fait beaucoup d'efforts pour dissiper la version selon laquelle vous êtes juif, et que j'aie atteint ce but, je reste votre débiteur.” »

Le CJA, créé en 1941, est un projet purement de politique extérieure, destiné à l'affichage. L'URSS se présente comme défenseur des droits de l'homme. Staline prend soin de se démarquer une fois de plus de son amitié récente avec Hitler, qui extermine délibérément les Juifs. En 1943, après le tournant de la guerre, le CJA reçoit des fonctions supplémentaires : il faut obtenir des crédits du capital juif international pour la reconstruction d'après-guerre en URSS. En outre, et même après 1943, c'est ce qui intéresse le plus Staline : en 1948, le mandat britannique en Palestine prendra fin. Staline compte établir son propre contrôle dans la région du Proche-Orient. Pour cela, il a besoin d'une infiltration dans le mouvement sioniste.

Le sionisme n'est pas une injure, ni un chef d'accusation. Le sionisme, c'est l'idée de la réunification de la nation juive sur le territoire de son propre État. Staline est l'un des initiateurs de la création de l'État d'Israël. De plus, sur un certain segment historique, Staline apparaît comme le principal sioniste mondial.

La création du Comité juif antifasciste voit la participation la plus active de Lavrenti Beria. Commence alors l'exploitation méthodique des sentiments nationaux des Juifs soviétiques. La guerre contre le fascisme est un moment idéal pour cela.

On met en marche le schéma favori de Staline : poète principal — Maïakovski, écrivain principal — Gorki, Juif principal — Mikhoëls.

Mais Solomon Mikhoëls n'est pas fait pour jouer le rôle de « général de mariage » (figurant honorifique). Il se jette dans le travail du Comité antifasciste avec sincérité, comme un fils fidèle de son peuple, avec tout son tempérament indomptable. Il disait qu'il était « couvert des destins des autres ». Et c'était la pure vérité. Il en était ainsi avant la guerre, pendant la guerre, et après la guerre, jusqu'à sa mort. Il est toujours entouré de gens, dès le matin.

Le téléphone sonne sans cesse. Il se tient devant le miroir, le visage couvert de mousse, il se rase et parle au téléphone. Il a trois rendez-vous fixés à la même heure. Il s'énerve, se dépêche, plaisante, et ne se plaint jamais. Des gens divers ont besoin de son aide, de ses conseils, parfois simplement d'une parole bienveillante. On colporte même un vers : « J'ai vu Mikhoëls, et aussitôt je me suis calmé. » À dix heures du matin commencent les répétitions au théâtre. Le théâtre est à cinq minutes de sa maison sur le boulevard Tverskoï.

Il n'a pas le temps de franchir le seuil de son bureau au théâtre que se ruent sur lui les acteurs, les décorateurs, les dramaturges et de simples solliciteurs qui l'attendaient.

À travers tous ceux-là se précipite sur lui une costumière furieuse. « Solomon Mikhaïlovitch ! — crie la costumière. — Voilà que Rosa refuse cette robe parce qu'elle l'épaissit. » Rosa, boudeuse et en pleurs, est assise dans un coin, ne répond pas au salut de Mikhoëls, et aux premiers mots de la costumière, éclatant en sanglots, s'enfuit du bureau. À peine la situation avec Rosa est-elle arrangée qu'on apprend qu'une certaine Sarrotchka a accouché de quelqu'un à Birobidjan, et qu'elle a d'urgence besoin d'argent. Mikhoëls prend de l'argent dans la caisse du théâtre, à valoir sur son futur salaire, et on l'envoie à Birobidjan. Ensuite, il faut se procurer des tranquillisants pour la belle-mère de quelqu'un, puis écouter un acteur malheureux en amour. La fille aînée de Mikhoëls, Natalia, écrit : « Il est très difficile de dire pourquoi, malgré tout son emploi du temps chargé, il permettait à ces destins de s'abattre sur lui avec une telle désinvolture. Ce n'était pas la bonté plaquée d'un Père Noël. Ce n'était pas seulement une curiosité vive pour les destins humains. C'était un sentiment de responsabilité, propre seulement à quelqu'un qui est né aîné. » Mikhoëls a été l'Aîné pour son frère jumeau, l'Aîné pour son ami et partenaire de scène, le célèbre acteur Benjamin Zuskin, léger, souple, doté d'un humour éclatant. Pour Mikhoëls, il est plus qu'un ami. C'est un frère qu'il faut défendre, préserver de la brutalité de la vie. Mikhoëls mourra le premier. Benjamin Zuskin sera fusillé en 1952. Solomon Mikhaïlovitch Mikhoëls s'est toujours senti l'Aîné dans la vie. Un jour, il a avoué aux siens : « C'est très difficile pour moi, et parfois il me semble que je suis seul à répondre pour tout mon peuple, sans parler du théâtre. » Il reçoit des lettres de toute l'Union soviétique. Souvent, sur les enveloppes, on écrit simplement : « Moscou, pour Mikhoëls ». Mikhoëls comprend bien que cette formule rappelle dangereusement une autre : « Moscou, pour Staline ».

Malgré toutes ses occupations, Mikhoëls a une habitude qui ne cadre guère avec son mode de vie. Les proches l'appellent sa « maladie du téléphone ». À peine un rendez-vous d'affaires ou une répétition terminés, Mikhoëls téléphone à la maison et fait en détail le compte rendu de l'heure écoulée. Lorsque, en 1953, on qualifiera Mikhoëls « d'agent des services de renseignements bourgeois », la domestique en larmes, Ksenia, dira : « Mais quand aurait-il eu le temps d'espionner, si même moi je connaissais chacun de ses pas ! »

L'antisémitisme d'État, qui atteint son paroxysme dans les dernières années de la vie de Staline, ne commence pas après la guerre. L'antisémitisme, comme orientation de la politique stalinienne, s'élève directement pendant la guerre contre le fascisme. Simplement, jusqu'à la fin de la guerre, Staline ne le laisse pas remonter à la surface, ne lance pas de slogans pogromistes dans les masses, il attend pour le déclencher à grande échelle.

Staline emprunte l'antisémitisme comme ligne d'État à Hitler. Mais pendant la guerre mondiale contre le fascisme, il est malaisé de le prêcher ouvertement. Même si, à l'évidence, Staline est impatient. Pendant la guerre, Staline commence à utiliser l'antisémitisme comme moyen de

mobilisation patriotique. Aux jours les plus terribles de la bataille de Stalingrad, on discute au Kremlin de la question « Du choix et de la promotion des cadres dans l'art ». Le 17 août 1942, alors que Stalingrad subit un bombardement massif, le chef de la Direction de la propagande et de l'agitation du Comité central du VKP(b), Aleksandrov, adresse une note aux secrétaires du Comité central Malenkov, Chtcherbakov et Andreïev.

Le chef de la Direction du Comité central, Aleksandrov, est d'une franchise fascisante : dans le domaine de la culture « prédominant des gens non russes », entre parenthèses — « principalement des Juifs ». Comme premier exemple, il prend le Bolchoï, qualifié de « sommet de la culture musicale russe et de l'art lyrique de l'URSS ».

La situation dans ce « sommet » est présentée sous forme de tableau : fonction occupée, nom, appartenance au parti et nationalité, plus précisément une nationalité définie comme inadmissible, déjà presque criminelle.

On indique ensuite la nationalité des responsables et professeurs des conservatoires de Moscou et de Leningrad. Puis les noms et la nationalité des musiciens célèbres. Les premiers dans cette liste sont des célébrités mondiales — David Oïstrakh et Emil Guilels. À l'automne 1942 commencent des purges sur critère national. Pour défendre les persécutés se dressent de grands compositeurs : Chostakovitch, Khatchatourian, Kabalevski, Chaporine, Miaskovski.

Le 18 septembre 1944, le compositeur Mokrousov, en état d'ivresse, entre dans la salle de billard de l'Union des compositeurs soviétiques en disant : « Quand donc n'aurons-nous plus de youpins, et que la Russie appartiendra aux Russes ! ». Il s'approche du compositeur Krounine, le saisit par le col et dit : « Dis-moi, tu es youpin ou russe ? ». Krounine, russe de nationalité, répond sans hésiter : « J'étais et je reste youpin. »

L'écrivain Iouri Nagibine, dans sa dernière nouvelle « Les ténèbres au bout du tunnel », raconte comment toute sa vie, depuis l'enfance, il a vécu avec la conscience d'être juif, comme il a souvent, surtout dans son enfance, souffert et s'est battu pour son égalité, tout en rêvant secrètement d'être russe. À la fin de sa vie, Iouri Nagibine a appris qu'il n'avait pas une goutte de sang juif.

Et voilà qu'en se découvrant russe, il a écrit ces mots les plus amers :

« Que t'arrive-t-il, mon peuple ! Tu t'accroches à ton esclavage et tu ne veux pas de la vérité sur toi-même. Il est peut-être temps de cesser de faire semblant que le peuple russe a été et reste le jouet de forces extérieures. Tout, en Russie, a été fait par nos mains russes, avec l'accord des Russes ; c'est nous qui avons semé le blé, c'est nous qui avons savonné les cordes. Ni Lénine, ni Staline n'auraient été notre destin si nous ne l'avions pas voulu.

Je veux retourner parmi les Juifs. Il est difficile d'être juif en Russie. Mais il est bien plus difficile d'être russe. »

Le 24 octobre 1942, le président du Comité pour le cinéma, Bolchakov, rapporte au secrétaire du Comité central Chtcherbakov qu'il a rejeté la proposition du réalisateur Eisenstein de confirmer l'actrice Ranevskaja dans le rôle de la princesse Staritskaïa dans le film « Ivan le Terrible ». Bolchakov écrit au secrétaire du Comité central : « Les traits sémitiques de Ranevskaja ressortent très fortement, surtout en gros plan. » À la lettre officielle sont jointes des photographies d'essais de Ranevskaja de face et de profil.

Dès le début de la guerre, on oblige le rédacteur en chef du journal « Krasnaïa Zvezda » (« L'Étoile rouge »), le général David Ortenberg, à changer son nom de famille pour un nom russe. Le journal

paraît sous la signature du rédacteur en chef O. Vadimov. En 1943, même cela ne suffit plus : David Ortenberg est purement et simplement renvoyé du journal.

Le 22 mai 1943, avant le début de la bataille de Koursk, le président du Comité aux affaires artistiques, Khraptchenko, établit une « Liste des cadres dirigeants dans le domaine de l'art qui sont juifs par la nationalité ».

Quatorze directeurs de théâtres de Moscou et de Leningrad sont révoqués.

Le directeur de l'Institut central d'oncologie et médecin-chef de l'hôpital clinique Botkine, Shimmelio vitch, écrit au secrétaire du Comité central du VKP(b), Malenkov : « La secrétaire de l'organisation du parti de l'Institut central d'oncologie, le docteur Martynova, m'a informé, moi, directeur de l'institut, du contenu et de la forme de sa conversation avec le chef du secteur de la santé du Comité central, le docteur Petrov. »

Au cours de la conversation, celui-ci énumérait les membres du parti et les collaborateurs de l'institut, en précisant « juive », « juif », hurlait que l'institut avait une « organisation du parti juive ». La lettre citée est datée du 19 juin 1944.

En 1938, le docteur Petrov, dont il est question dans la lettre, occupait un autre poste dans l'appareil du Comité central. Il était organisateur responsable de la Section des organes dirigeants du parti. Le 27 novembre 1938, avec la participation de Petrov, a été préparé un rapport « Sur l'encombrement de l'appareil du Commissariat à la santé de l'URSS ». Dans ce document, les Juifs ethniques sont classés parmi les personnes politiquement douteuses.

En mai 1939, à la veille de la signature du pacte Molotov–Ribbentrop d'amitié avec l'Allemagne nazie, Staline démet de ses fonctions le commissaire du peuple aux Affaires étrangères, Juif de naissance, Maxime Litvinov, connu pour ses interventions antifascistes à la Société des Nations, et nomme à sa place Molotov.

Litvinov entretient des relations amicales avec Mikhoëls. Litvinov mourra en disgrâce trois ans après Mikhoëls. Peu de gens oseront venir à ses funérailles dans le bâtiment du ministère des Affaires étrangères, place Ouritski. La veillée funèbre est retardée de trois heures. On découvre qu'on ne trouve pas l'ordre (décoration) du défunt dans son appartement. Sa veuve, indifférente, dit : « Comment voulez-vous que je sache où est l'ordre. Il a dû glisser derrière une étagère. »

Finalement, on propose aux filles de Mikhoëls de prêter pour les funérailles de Litvinov l'ordre de leur père. Les organisateurs des funérailles acceptent. Au cimetière, devant le cercueil de Litvinov, on porte l'ordre de Mikhoëls assassiné. On dira à ses filles : « Vous le récupérerez à l'entrée du Kremlin. »

Molotov se souvient : « Quand on a démis Litvinov et que je suis arrivé aux Affaires étrangères, Staline m'a dit : “Enlève les Juifs du commissariat.” » Avant la signature du pacte avec l'Allemagne, Molotov a tout de même le temps de prendre comme adjoint un vieil ami, Juif de nationalité, Lozovski. Lozovski sera fusillé en 1952, dans le cadre de la soi-disant lutte contre le cosmopolitisme. La femme de Molotov, Polina Jemchoujina, membre du Comité juif antifasciste, sera arrêtée pour collaboration avec Mikhoëls.

Peu avant sa mort, Kroupskaïa écrit une lettre à Staline : « Cher Iossif Vissarionovitch ! Je vous écris au sujet d'une question qui me trouble. Il me semble que le chauvinisme grand-russe commence à montrer ses cornes. Parmi les enfants est apparu le mot injurieux “youpin”. »

Le père du fascisme, Benito Mussolini, déclare en octobre 1939 : « Le bolchevisme en Russie a disparu. À sa place s'est élevé un type slave de fascisme. »

À l'automne 1939, on interdit au théâtre de Mikhoëls la pièce de Markish, « Le Serment », déjà acceptée en vue de sa production. La pièce racontait le destin d'une famille juive ayant fui l'Allemagne hitlérienne pour la Palestine.

En 1942, le 24 juillet, à la tanière du quartier général près de Vinnitsa, au cours d'un dîner, Hitler se souvient de la conversation de Staline avec Ribbentrop après la signature du pacte. Staline avait alors dit à Ribbentrop qu'« il attendait seulement le moment où, en URSS, il y aurait suffisamment de sa propre intelligentsia pour en finir complètement avec la domination des Juifs, dont il avait encore besoin pour l'instant ».

Mikhoëls continue de travailler. Le théâtre est son milieu naturel. Son professeur de littérature lui avait prédit un avenir de grand acteur. Un autre professeur encore lui avait promis la gloire d'un grand poète. Mikhoëls est en effet doué de manière extraordinaire par la nature.

Il réussissait très bien ses études et trouvait le temps de donner des leçons particulières dans différentes matières. Ce n'est qu'à treize ans qu'il commence à apprendre la langue russe. Il se passionne pour Lermontov. À quinze ans, Mikhoëls décide de traduire en hébreu « Le Démon » de Lermontov, parce qu'il n'est pas satisfait de la traduction existante. Et il réalise cette traduction. D'après les avis — brillante. Mikhoëls ne supportait jamais la négligence dans la langue. Il aimait la langue russe et l'enseignait. Son ami, le metteur en scène Youri Zavadsky, se souvient : « Si une question de langue vous embarrassait — accentuation, origine d'un mot, sa richesse de sens —, chez Mikhoëls vous obteniez une réponse détaillée, passionnante. Mikhoëls sentait, comprenait, connaissait la langue russe dans toute sa richesse et sa beauté. »

Il vient d'une famille juive patriarcale, où la profession d'acteur était considérée comme déshonorante. Il avait décidé de faire carrière comme avocat.

Mikhoëls entre à la faculté de droit de l'université de Saint-Pétersbourg. Puis survient la révolution d'Octobre, qui l'amène à douter de la nécessité d'une activité d'avocat. Il décide de passer à la faculté de mathématiques, ce qu'il aurait pu faire facilement. Mais au lieu de cela, il devient élève du tout nouveau Premier studio théâtral juif dirigé par Alexeï Granovski. Puis le studio déménage à Moscou. En 1919 apparaît le Théâtre juif d'État de Moscou, qui joue en yiddish. D'abord le théâtre se trouve dans un petit hôtel particulier, rue Stankevitch. Là se trouve aussi le foyer des acteurs. Les murs et le plafond de la petite salle sont peints par nul autre que Marc Chagall. C'est lui qui fait aussi le maquillage et le costume de Mikhoëls pour la première.

D'un souvenir : « Juste avant l'entrée en scène de Mikhoëls, Chagall s'agrippait à son épaule et le piquait de son pinceau comme un mannequin, plaçant des points sur le costume et dessinant sur sa casquette des petits oiseaux et des petits cochons qu'aucune jumelle de théâtre n'aurait pu distinguer. »

L'essor du théâtre est fulgurant. Le public de la salle est à la fois juif et russe. La femme de l'académicien Kapitsa, Anna Alexeïevna, se souvient :

« Au Théâtre juif, c'était très amusant. Il y avait très peu de gens qui connaissaient le yiddish, et tout le monde chuchotait à tout le monde pour expliquer. Tout le théâtre chuchotait.

Piotr Leonidovitch a beaucoup aimé Solomon. Solomon ne pouvait pas ne pas plaire. Il avait un

charme extraordinaire. C'était un homme très intelligent, authentique, une sorte de sage, et en même temps d'un humour extraordinaire et d'un grand talent d'acteur. »

En 1928, le GOSET part en tournée en Europe.

Les critiques de la presse étrangère écrivent : « Ce théâtre devrait être vu dans le monde entier. Ce n'est pas un théâtre juif, mais un véritable théâtre mondial. » Le succès du théâtre suscite l'irritation des autorités soviétiques. Le directeur du théâtre, Granovski, ne revient pas en URSS. À la tête du GOSET, on place Mikhoëls.

En 1935, Mikhoëls monte « Le Roi Lear ». Il joue lui-même Lear. À l'une des premières représentations, assiste le metteur en scène anglais et grand connaisseur de Shakespeare, Gordon Craig. Le lendemain, les journaux publient un article de Craig : « Je suis allé au spectacle avec une méfiance non dissimulée. J'ai même demandé à Mikhoëls qu'on me garde une place d'où je pourrais sortir. Mais j'ai compris tout de suite qu'on ne pouvait partir d'un tel spectacle. Je comprends maintenant pourquoi il n'y a pas de véritable Shakespeare au théâtre en Angleterre. C'est parce qu'il n'y a pas là-bas un acteur comme Mikhoëls. »

Un jour, pendant les répétitions du « Roi Lear », Mikhoëls rentrait chez lui la nuit en hiver. Il se surprit à réciter à voix haute, en yiddish, le monologue de Lear. À ce moment, il tomba sur trois jeunes gens ivres qui, en criant « À bas les youpins ! », se mirent à le frapper. On lui abîma les poumons.

Gordon Craig enverra à Mikhoëls une invitation pour jouer en yiddish le rôle du roi Lear au théâtre shakespearien du Globe. Cette invitation ne parviendra jamais à Mikhoëls. On répondra à sa place qu'il est malade et ne peut venir.

Puis vint l'année 1937.

Un soir, Mikhoëls demanda à sa fille aînée de ne pas renier son père si on venait le chercher. Mikhoëls ne soupçonnait nullement sa fille. Mais en ce temps-là, trop de gens reniaient leurs plus proches. Soljenitsyne écrit à propos de 1937 : « C'est bien cette année-là qui a inondé notre âme d'une corruption de masse. » Staline, ouvertement, délibérément, poussait à cette corruption des âmes, et il y réussissait.

Les membres de la famille Mikhoëls dormaient alors par épisodes. Ils attendaient qu'on vienne le prendre, et craignaient de ne pas pouvoir lui dire adieu.

Quand la guerre commence, Mikhoëls demande à aller dans les milices populaires. On lui répond qu'« on lui trouvera un autre emploi ».

On le nomme à la tête du Comité juif antifasciste. Figure de la culture juive connue en Occident, Mikhoëls doit travailler à orienter l'opinion mondiale en faveur de l'URSS.

Il n'est même pas question d'une quelconque activité du CJA à l'intérieur du pays. Le Comité central du VKP(b) donne au CJA l'autorisation de publier un journal, « Yedinstvo » (« Union »), en langue juive. On organise l'envoi à l'étranger d'articles sur la tragédie et l'héroïsme des Juifs soviétiques. À l'intérieur du pays, de telles informations subissent une censure sévère et sont strictement dosées. Quand, en mai 1945, on parlera du camp d'extermination d'Auschwitz, pas un mot ne sera dit sur les Juifs qui y ont été exterminés.

Pour Mikhoëls, le travail au Comité antifasciste est lié à des destins humains concrets. Des réfugiés miraculés des régions occupées arrivent chez lui à la maison. Mikhoëls les laisse dormir, les nourrit.

Au Comité antifasciste, convergent des informations sur les camps de concentration. Le CJA recherche des disparus.

Chez Mikhoëls, à la maison, viennent des gens ayant servi dans des unités de partisans. Il parle avec eux chez lui et directement sur le boulevard. Un des partisans avait réussi à évacuer vers un territoire libéré un groupe d'orphelins juifs. Il racontait à Mikhoëls les manifestations d'antisémitisme envers ces pauvres enfants rescapés des nazis. La fille de Mikhoëls, Natalia, se souvient : « Mon père ne faisait que répéter : “Parlez, parlez. Vous avez sur moi un grand avantage : vous pouvez parler, tandis que moi je ne peux que vous écouter.” »

Mikhoëls est un homme lucide, mais le 18 février 1943, au deuxième plénum du Comité juif antifasciste, on déclare ouvertement la montée de l'antisémitisme dans le pays. Membre du CJA, l'écrivain et publiciste Ilia Ehrenbourg dit : « Pour la propagande contre le fascisme parmi les Juifs à l'étranger, il n'y avait pas besoin de créer un Comité juif antifasciste ; la tâche principale est de lutter contre l'antisémitisme chez nous, dans le pays. » Mais on déplace Mikhoëls sur un autre front. On l'envoie en mission aux États-Unis et en Angleterre pour collecter des fonds pour l'Armée rouge. On lui assigne une tâche précise : réunir de l'argent pour la construction d'au moins mille avions et 500 chars. La tâche sera remplie. Lors de gigantesques meetings organisés par des organisations juives internationales, on rassemble 16 millions de dollars, et quelques millions sont accordés par le « Joint ». Très bientôt, ce sont précisément les liens avec cette organisation caritative qui seront reprochés aux membres du CJA. Le fonds de l'épouse de Churchill donne 15 millions. L'argent vient de gens simples : cinquante cents, un dollar, dix dollars — chacun selon ses moyens. De Mikhoëls aux États-Unis, Marc Chagall se souvient : « J'ai vu des spectacles montés sur des places, dans des stades, dans des cirques, par les plus grands metteurs en scène de notre temps. Mais un événement comme le meeting antifasciste de New York en 1943 n'aurait pu être monté que par Mikhoëls. Exiger du gouvernement américain — non pas demander, mais exiger — l'ouverture d'un second front, cela ne se serait pas permis, même pour le président lui-même. »

Mikhoëls rend visite à Einstein. Aux meetings, il ne cesse de répéter qu'il n'y a pas d'antisémitisme en URSS. Einstein, lors de sa rencontre personnelle avec Mikhoëls, n'entre pas en discussion sur ce point. Il dit simplement : « L'antisémitisme, c'est l'ombre du judaïsme. »

En 1934, Ilia Ehrenbourg avait rencontré Einstein. Il se souvient : « Einstein m'a demandé s'il y avait en Union soviétique de l'antisémitisme. J'ai répondu que non. “Monsieur Ehrenbourg, — m'a dit Einstein, — je ne vous crois pas. L'antisémitisme est l'ombre de tout fascisme.” »

Après les États-Unis, Mikhoëls se rend en Angleterre. Pour accueillir sa mission, un comité d'honneur est organisé, où siègent l'épouse de Churchill et des dirigeants syndicaux. La section britannique du Congrès juif mondial organise une soirée pour les invités de Moscou. Après le dîner commence une discussion. On interroge Mikhoëls sur la situation des Juifs en URSS. Mikhoëls garde une attitude assurée, répond comme il faut. De souvenirs de l'ami de Mikhoëls, Steinberg, qui était présent à cette réception : « Solomon Mikhoëls était plus qu'un acteur tragique. À notre table, siégeait une personnalité profondément tragique. » Peu après son retour à Moscou, le 21 février 1944, la direction du CJA, avec à sa tête Solomon Mikhoëls, adresse une lettre à Molotov, lui proposant d'aborder la question de la création d'une République socialiste soviétique juive au sein de l'URSS. Dans la lettre, on lit : « La création d'une république soviétique juive réglerait une fois pour toutes, à la manière bolchevique, le problème de la situation du peuple juif. »

À cette époque, le contrôle du CJA est exercé par le chef adjoint de la Direction de l'agitation et de la propagande du Comité central, Kondakov. Kondakov déclare que l'existence du Comité juif antifasciste est « superflue ». Puis il prépare une note intitulée « Sur la ligne nationaliste dans le travail du Comité juif antifasciste ». Kondakov écrit : « À la tête du comité, il faut placer un Juif soviétique. » C'est un mécontentement direct à l'égard de Mikhoëls.

Kondakov est bientôt déchargé de la tutelle du CJA pour cause de vol. Mais son ancien supérieur, le chef de l'Agitprop du Comité central, Aleksandrov, propose aussi, à l'automne 1945, de fermer le CJA, en arguant qu'avec la fin de la guerre, il n'a plus d'utilité.

C'est justement à ce moment-là, en septembre 1945, qu'une lettre est adressée à Staline par d'anciens combattants juifs vivant en Ukraine. Ils écrivent :

« Au Comité central du KP(b) et au Conseil des commissaires du peuple de la RSS d'Ukraine, on a pris un nouveau cours. Ce cours a beaucoup de points communs avec celui qui, autrefois, émanait de la chancellerie de Goebbels, dont les dignes successeurs se sont révélés être les dirigeants du parti et du gouvernement d'Ukraine. De toutes les organisations centrales, régionales, urbaines du parti et des autorités, tous les Juifs ont été chassés. Pour l'embauche d'un Juif, les responsables sont traduits en justice.

Pour l'entrée dans les instituts, les études doctorales et d'autres institutions scientifiques, on a établi des quotas pour les Juifs. Beaucoup de Juifs, anciens combattants ou réfugiés, ne sont pas embauchés, sont privés de logement et ne sont pas enregistrés comme membres du parti. Les Juifs, habitants de souche de Kiev, ne sont pas autorisés à revenir dans leur ville natale, où leurs familles ont péri des mains des fascistes. Dans les familles mixtes, des femmes russes et des maris russes ne peuvent faire venir auprès d'eux leurs conjoints juifs.

Ce nouveau cours est particulièrement dur pour les enfants. L'antisémitisme s'est déjà infiltré dans les groupes de pionniers et les écoles. » À cette époque, le premier secrétaire du Comité central du Parti communiste d'Ukraine est Khrouchtchev.

Les informations sur la montée de l'antisémitisme apparaissent dans les rapports du NKVD, venant de Crimée, du Kraï de l'Altaï, des lieux d'évacuation — Kirghizie, Kazakhstan, de Moscou.

En novembre 1946, Mikhoëls, au nom du Comité juif antifasciste, adresse une lettre au secrétaire du Comité central, Jdanov, afin de demander l'édition de la « Livre noir », consacrée aux crimes des fascistes allemands contre la population juive pendant la guerre.

Aux États-Unis, la « Livre noir » a déjà été publiée. Elle a été envoyée pour publication en France, en Angleterre, en Italie, au Mexique, en Australie, en Palestine, en Bulgarie, en Hongrie, en Roumanie et en Tchécoslovaquie. L'édition principale, en russe, de la « Livre noir » n'est toujours pas sortie. En février 1947, le chef de la Direction de la propagande, Aleksandrov, donne son avis sur la question soulevée par Mikhoëls : « La Direction de la propagande a étudié en détail le contenu de la “Livre noir”, qui est un recueil de journaux intimes et de lettres de témoins des atrocités des hitlériens contre la population juive dans les territoires occupés. Le livre contient de graves erreurs politiques. La Direction de la propagande considère qu'il n'est pas opportun de publier la “Livre noir” en URSS. » Déjà auparavant, en novembre 1946, un nouveau document est remis au secrétariat du Comité central du VKP(b), avec une proposition supplémentaire de fermer le CJA. Cette fois, l'auteur de la proposition est le futur idéologue en chef du parti, futur membre du Politburo, Mikhaïl Souslov. Il dirige la section de politique extérieure du Comité central du VKP(b).

Le CJA lui est rattaché. C'est précisément à cette époque que toute la documentation d'archives du CJA est pour la première fois saisie et emportée à la Loubianka pour examen.

Le 12 octobre 1946, le ministre de la Sécurité d'État, Abakoumov, signe un rapport spécial top secret n° 1550/A, à l'intention de Staline. Ce rapport spécial est intitulé : « Sur les manifestations nationalistes de certains collaborateurs du Comité juif antifasciste ». Mikhoëls est en tête de cette liste. Les personnes indiquées sont accusées de soutenir la création d'un État juif au Proche-Orient, de réclamer la liberté d'émigration des Juifs hors de l'URSS, de chercher à établir des relations officielles avec des organisations juives internationales.

Les accusations ne sont pas originales. La sortie libre de quiconque hors de l'URSS est interdite, l'activité de toute organisation publique est strictement contrôlée. Seul le premier point de l'accusation est original : en effet, l'idée de la création d'un État juif au Proche-Orient est soutenue par Staline lui-même. Simplement, la participation des Juifs soviétiques à ce processus n'est pas envisagée.

Quant à la lettre du chef de la section de politique extérieure du Comité central du VKP(b), Souslov, elle contient des accusations supplémentaires. Par exemple :

« Certains dirigeants, en 1945, ont insisté pour lancer une collecte de fonds parmi les Juifs afin d'élever des monuments en mémoire de la population juive morte du fait du fascisme. » Souslov poursuit : « Le CJA devient un intermédiaire entre la population et les organes du parti et du pouvoir, il soutient la population juive. » Autrement dit, le CJA devient une organisation autonome de défense des droits. C'est précisément pour cela que le document signé par Souslov conclut sans ambiguïté : « L'existence du Comité juif antifasciste est politiquement nuisible et intolérable. » Telle est la principale accusation réelle. Le nationalisme, et plus tard l'espionnage, sont imputés pour camoufler la réalité.

Dans le cercle des amis de Solomon Mikhoëls, on trouve Kozlovski, Katchalov, Rouben Simonov, Alexeï Tolstoï, Sergueï Obraztsov, Leonid Outiossov, Irakli Andronikov, Faina Ranevskaja, Alexandre Taïrov, Alissa Koonen, Dmitri Chostakovitch, le célèbre chirurgien Vichnevski.

Kozlovski, Mikhoëls et Outiossov forment le fameux trio appelé « Kozmélodie ». Ils se produisent à tous les spectacles parodiques au TsDRI. Mikhoëls chante en juif (yiddish), Outiossov en russe, Kozlovski en ukrainien. Puis tous ensemble en russe. Leur dernière prestation a lieu au printemps 1947.

Fin décembre 1947, au Musée polytechnique, on célèbre l'anniversaire du patriarche de la littérature juive, Mendele Moïkher-Sforim. Mikhoëls prononce le discours d'ouverture. Il rappelle un fragment de son célèbre spectacle « Les Voyages de Benjamin le Troisième ». Mikhoëls dit : « Benjamin, parti à la recherche de la Terre promise, rencontra un paysan et lui demanda : "Où est le chemin de la Terre promise ?" Et voilà que récemment, de la tribune des Nations Unies, le camarade Gromyko nous a donné la réponse à cette question ! » Mikhoëls dit cela et se tait. Il reste debout, absolument pâle, il sait parfaitement ce qu'il vient de dire.

Le fait est que, peu auparavant, le premier représentant permanent de l'URSS à l'ONU, Andreï Gromyko, avait déclaré à la tribune : « Si deux peuples, les Juifs et les Arabes, qui peuplent la Palestine, tous deux ayant des racines historiques profondes dans ce pays, ne peuvent vivre ensemble dans le cadre d'un seul État, il ne reste rien d'autre à faire que de créer, à la place d'un, deux États — un arabe et un juif. » Cela signifie la création de l'État d'Israël. Et cela signifie qu'au Musée polytechnique, Mikhoëls a lancé un appel à partir en Israël, que l'URSS sera le premier pays

à établir des relations diplomatiques avec Israël. Mais pour les Juifs soviétiques, la route d'Israël sera fermée.

L'enregistrement radio du discours de Mikhoëls est effacé le lendemain, 48 heures avant le Nouvel An 1948.

Dans ce même décembre 1947, sur ordre de Staline, sont arrêtés ses parents par alliance du côté de son épouse Nadejda Allilouïeva. Sont arrêtées sa sœur, Anna Allilouïeva, l'épouse du frère de Nadejda Allilouïeva, Evguenia Allilouïeva, et sa fille Kira. On les accuse de collecter des informations sur le chef de l'État soviétique au profit d'un service de renseignements étranger. Leurs amis sont arrêtés avec elles. On leur attribue des liens avec le chef du CJA, Mikhoëls.

Le 7 janvier 1948, Mikhoëls part en mission à Minsk. Avant son départ, il passe dire adieu à des amis. Mikhoëls partait souvent et longuement en tournée, mais n'avait pas l'habitude de faire ses adieux. Cette fois, il téléphone et dit au revoir à Piotr Leonidovitch Kapitsa. Sa femme, Anna Alexeïevna, se souvient : « Mikhoëls a demandé comment se portait Piotr Leonidovitch, ce qu'il faisait. Et nous avons eu une impression que nous ne pouvions pas nous expliquer, nous ne comprenions pas pourquoi il avait téléphoné. Ensuite seulement, nous avons eu l'impression qu'il savait qu'il lui arriverait quelque chose, qu'il voulait transmettre, d'une certaine manière, son dernier état d'âme. Nous avons gardé une impression très lourde après cette conversation. »

Solomon Mikhaïlovitch Mikhoëls a été assassiné à Minsk dans la nuit du 12 janvier 1948.

Dans son livre « Seule une année », la fille de Staline, Svetlana Allilouïeva, écrira après son départ d'URSS : « C'était à la datcha de mon père. Je suis entrée chez lui pendant qu'il parlait au téléphone avec quelqu'un. On lui faisait un rapport, et il écoutait. Puis il dit : “Eh bien, un accident d'automobile.”

Je me souviens parfaitement de cette intonation — ce n'était pas une question, mais une affirmation, une réponse. Il ne demandait pas, il proposait cela, un accident d'automobile. Une fois la conversation terminée, il me dit : “Mikhoëls s'est tué dans un accident de voiture.” Mikhoëls a été assassiné, et il n'y a eu aucun accident. L'“accident” d'automobile a été la version officielle, proposée par mon père. Je savais trop bien que mon père voyait partout des “sionistes et des complots”. »

Dans une note du premier vice-ministre de la Sécurité d'État, Ogoltsov, à Lavrenti Beria, datée du 18 mars 1953, c'est-à-dire après la mort de Staline, on lit : « En novembre 1947, le ministre de la Sécurité d'État de l'époque, Abakoumov, et moi-même avons été convoqués au Kremlin chez le camarade Staline. À la fin de l'entretien, il a donné à Abakoumov l'instruction de mener une opération spéciale à l'encontre de Mikhoëls, et, pour cela, de mettre en scène un “accident de voiture”. Le 6 janvier 1948, je suis parti pour Minsk avec un groupe de camarades. Nous avons choisi la variante suivante : faire inviter Mikhoëls par l'intermédiaire de l'agent à se rendre de nuit chez des connaissances, lui envoyer une voiture, le conduire sur le territoire de la datcha du ministre de la Sécurité d'État de Biélorussie, le général-lieutenant le camarade Tsanova, où nous le liquiderions, puis transporter le corps dans une rue peu fréquentée. » L'opération a été menée avec succès.

Dans le témoignage de l'ancien ministre de la Sécurité d'État de Biélorussie, le général-lieutenant Tsanova, en date du 16 avril 1953, on lit : « Le vice-ministre de la Sécurité d'État de l'URSS, Ogoltsov, m'a informé qu'il était venu à Minsk pour exécuter une “décision du gouvernement” et l'ordre de Staline sur la “liquidation de Mikhoëls”. » Dans une note explicative d'un participant à

l'opération spéciale, le colonel Choubniakov, du 18 mars 1953, on lit : « L'opération de liquidation de Mikhoëls a été menée à la datcha. Il a été tué — écrasé par un camion. Le corps a été transporté et abandonné dans une rue. »

Le 28 octobre 1948, le Politburo du Comité central du VKP(b) adopte une décision approuvant le décret du Présidium du Soviet suprême de l'URSS sur la décoration de généraux et d'officiers du ministère de la Sécurité d'État de l'URSS « pour l'exécution réussie d'une mission spéciale du gouvernement ». Dans le protocole, il est souligné : « sans publication dans la presse ».

Les participants au meurtre de Mikhoëls sont récompensés de la manière suivante : Tsanova reçoit l'ordre du Drapeau rouge. Krouglov, Lebedev et Choubnikov reçoivent, pour le meurtre de Mikhoëls, l'ordre de la Guerre patriotique de 1re classe. Kossyrev et Povzoun reçoivent l'ordre de l'Étoile rouge. Le ministre de la Sécurité d'État, Abakoumov, et son adjoint, Ogoltsov, seront décorés de l'ordre de l'Étoile rouge par un ordre séparé.

Ivan Kozlovski se rendra sur le lieu où le corps de son ami, Solomon Mikhoëls, avait été abandonné, et, selon un ancien rite slave, y déposera une pièce d'argent.